

Du mouvement étudiant à l'ASBL Garance : Irène Kaufer, une vie d'engagement à l'intersection des luttes

Par LIONEL VANVELTHEM, avec les contributions de FRANCINE KINET et de SIMON HUPKENS¹

Autrice, syndicaliste et féministe, Irène Kaufer a mené une vie à l'avant-garde de nombreuses luttes antiracistes, antisexistes ou encore pour les droits LGBT+². Cette militante aux multiples engagements nous a quittés le 5 novembre 2022, comptant sur nous pour poursuivre ses combats, comme elle nous y invite dans un ultime statut Facebook³.

Le 13 avril 2019, Simon Hupkens, historien diplômé de l'université de Liège, a eu la chance de l'interviewer dans le cadre du groupe de collecteurs et collectrices de mémoire sur l'engagement initié par l'IHOES⁴. Cette interview a donné lieu à un témoignage audio de près de deux heures, au cours duquel Irène Kaufer est successivement revenue sur sa jeunesse, ses études, ainsi que ses différents métiers, qui ont tous pour point commun d'avoir été traversés de part en part par un engagement sans cesse renouvelé : déléguée étudiante durant les années d'université ; journaliste engagée à l'hebdomadaire *POUR* ; militante dans des groupes lesbiens et féministes, dont certains pratiquaient l'action directe non violente ; déléguée syndicale à la FNAC Bruxelles ; animatrice à Garance, une ASBL de lutte contre les violences faites aux femmes ; etc. (VOIR ENCADRÉ PAGE SUIVANTE.)

Tout au long des nombreux combats qu'elle a menés, Irène Kaufer a réussi à manier avec brio l'inventivité, l'humour et l'art – la musique, la chanson et l'écriture notamment. Elle a également été une « militante intersectionnelle avant l'heure », se rendant compte très tôt qu'une personne (ou qu'un groupe de personnes) pouvait subir simultanément plusieurs formes d'oppression et de discrimination, et que par conséquent une lutte pour l'émancipation devait fréquemment passer par le repérage, l'analyse et l'élimination de ces multiples facteurs concomitants. La présente analyse reprend des extraits de son interview qui font la part belle aux deux thèmes évoqués ci-dessus : d'une part le côté très créatif, voire festif ou humoristique, qu'elle a constamment mis en valeur dans ses nombreux combats ; de l'autre l'aspect intersectionnel, qu'elle a mis en pratique à plusieurs moments de sa vie.

¹ Simon Hupkens, licencié en histoire (ULiège) et membre de l'assemblée générale de l'IHOES, est l'initiateur de l'interview d'Irène Kaufer dont il sera question dans cette analyse ; il est aussi l'auteur d'une biographie d'Irène Kaufer, reprise partiellement dans l'encadré page suivante. Francine Kinet, docteure en sociologie (ULiège) et bénévole à l'IHOES, a forgé une retranscription de cette interview, une base essentielle pour la sélection des extraits proposés dans ce texte. Un tout grand merci à lui et à elle !

² LGBT+ (ou LGBTQIA+) est un sigle générique utilisé pour désigner entre autres les personnes lesbiennes, gays, bisexuelles, transgenres, queers, intersexes et asexuelles. Le sigle a évolué au cours du temps pour devenir plus inclusif en matière de variantes d'identité de genre ou d'orientation sexuelle.

³ Nadine PLATEAU, « La voix, les voies d'Irène Kaufer », *Politique. Revue belge d'analyse et de débat*, n° 121, 5 décembre 2022, [En ligne], <https://www.revuepolitique.be/la-voix-les-voies-direne/>.

⁴ Ce projet, initié par l'IHOES fin 2016 sous le nom de « groupe de collecteurs de mémoire sur l'engagement, le militantisme et la militance », se donne pour objectif de collecter et de valoriser la mémoire de personnes engagées de diverses obédiences et générations, tout en amorçant une réflexion collective sur les notions de militantisme et d'engagement. À partir du printemps 2018, après une période de formation, les membres de ce groupe ont commencé à recueillir la mémoire militante autour de deux thèmes de prédilection (les « courants marxistes » et les féminismes), avant de s'intéresser, à partir de 2020, à la question de l'engagement en temps de Covid-19. Pour plus d'informations au sujet de ce groupe, voir cette page du site Web de l'IHOES : https://www.ihoes.be/animations-citoyennes/?ancit_id=7.

Pour des raisons de fluidité de lecture et parce que les retranscriptions peuvent rarement rendre à leur juste valeur les circonvolutions d'une discussion de vive voix (avec ses hésitations, ses retours en arrière et ses incises), nous nous sommes permis de modifier la forme de certaines phrases, de reformuler certains passages et d'en supprimer d'autres, tout en veillant à respecter scrupuleusement le fond du propos. Pour celles et ceux de nos lectrices et lecteurs qui désireraient « retourner à la source », l'interview dans son entièreté peut être écoutée librement via ce lien⁵ :

>>> **Interview d'Irène Kaufer par Simon Hupkens, 13 avril 2019** <<<

QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Irène Kaufer est née à Cracovie le 26 février 1950, dans une famille juive polonaise : son père est un survivant des camps de concentration nazis ; sa mère a quant à elle échappé à la déportation en travaillant en Allemagne sous une fausse identité. Irène part vivre avec ses parents en Israël en 1956, puis en Belgique, à Anvers, en 1958.

Étudiante à l'**Université libre de Bruxelles** de 1968 à 1974, elle est rapidement happée par l'atmosphère contestataire qui anime la vie estudiantine à cette époque. Les premières élections étudiantes dans le cadre de la réforme universitaire post-1968 lui donnent l'occasion d'occuper un poste de représentante étudiante au conseil de faculté, où elle aiguise sa conscience sociale et féministe.

Sortie de ses études en psychologie industrielle avec la plus grande distinction, n'ayant pas obtenu les crédits lui permettant d'entamer une carrière dans la recherche, elle est engagée en 1974 à l'**hebdomadaire POUR**, où elle devient secrétaire de rédaction. Elle couvre de nombreuses luttes syndicales, féministes et environnementales de la seconde moitié des années 1970.

En parallèle, elle participe à construire le **mouvement féministe et lesbien** en Belgique à travers des collectifs tels que « Les Biches sauvages » ou son successeur « Homo L ». Elle est également très impliquée dans la Maison des Femmes, rue du Méridien, à Bruxelles.

Lorsque les membres du journal **POUR** créent l'organisation politique Pour Le Socialisme, Irène Kaufer en devient une des figures publiques. En décembre 1980, elle est exclue de l'organisation après avoir, avec cinq autres membres, exprimé son désaccord par rapport au projet de professionnalisation de l'équipe du journal.

Après avoir vivoté de petits boulots, elle postule à la **FNAC** qui ouvre un premier magasin à Bruxelles en 1981. Elle y restera 25 ans comme vendeuse au rayon « chanson française ». Peu de temps après son engagement, elle participe activement à la création d'une section syndicale SETCa⁶ dans ce magasin.

Elle quitte ses fonctions syndicales en même temps que la FNAC à 56 ans et termine sa vie professionnelle dans le secteur associatif au sein de l'**ASBL Garance**, comme animatrice d'un projet de lutte contre les violences faites aux femmes de plus de 55 ans.



La femme est l'avenir de l'ONEM... :
chansons humoristiques [par] Irène Kaufer,
affiche éditée par le Café des Femmes, [s.d.].
 Coll. IHOES (Seraing).

⁵ Certains extraits sont également disponibles sur la plate-forme « Mémoire orale » de la Fédération Wallonie-Bruxelles : <http://www.memoire-orale.be/index.php?page=base&action=ecouter&ID=2028>.

⁶ SETCa : Syndicat des employés, techniciens et cadres de la Fédération générale du Travail de Belgique (FGTB).

La période universitaire : inventivité et humour dans les luttes étudiantes et première prise de conscience féministe

Irène Kaufe entre à l'Université libre de Bruxelles en octobre 1968, autrement dit peu de temps après les événements de Mai 68. « J'ai déjà commencé à être une emmerdeuse à ce moment-là », sourit-elle. Élue représentante étudiante dans les premiers conseils facultaires, elle participe dès cette époque à diverses manifestations mêlant créativité, humour et militantisme. Dans son interview, elle ajoute d'ailleurs que « l'une des choses qui caractérisent les luttes féministes, c'est l'inventivité ».

IRÈNE KAUFER (IK). — « On n'a pas révolutionné l'université, mais on a déjà fait du militantisme, disons, un peu alternatif. Je me rappelle d'une fois où l'on était venu avec des instruments de musique, et notamment un petit xylophone pour enfants, avec un animal sur chaque touche. Et on avait décidé que chaque prof qui était en face de nous représentait un animal. Et moi, j'étais chargée de taper sur la touche qui correspondait à l'animal de la personne qui parlait, l'empêchant donc de parler. Ça, ça n'a pas été très bien reçu ! Mais voilà, déjà en 1969, j'ai commencé à "faire de mon nez", comme on dit à Bruxelles. »

« L'une des choses qui caractérisent les luttes féministes, c'est l'inventivité. »

SIMON HUPKENS (SH). — « Quelles sont les ambiances que vous retrouvez à l'université ? Quels types de personnes retrouvez-vous dans ces conseils facultaires ? À quoi ressemble le champ de la contestation à l'époque ? »

IK. — « C'est évidemment très vivant et en même temps, j'en garde un souvenir de "plus de courage en paroles qu'en réalité". J'ai un souvenir qui m'a vraiment beaucoup frappée : lorsque j'étais en psycho, il y avait un prof de maths qui était vraiment un type odieux, et on avait décidé que lorsqu'il commencerait à parler, tout le monde se levait et sortait. C'était une décision qu'on avait prise collectivement. Et donc, au moment où il a commencé à parler, on s'est levé... à quatre ! Il nous a bien regardés et, deux ans après, il se souvenait encore de moi ! Quand j'ai passé mon examen, il m'a dit : "J'espère que vous connaissez bien la matière, parce que je ne vous ai pas oubliée." Heureusement, je la connaissais bien. »

« Je me suis dit : "Il y a quelque chose d'autre que la contestation qu'on vit ; il y a aussi ce rapport entre hommes et femmes." »

« Il y a une chose fondamentale que j'ai découverte et je crois que c'est la source de mon féminisme : il y avait beaucoup d'assemblées générales, et dans celles-ci, outre le fait que c'était surtout des hommes – enfin des jeunes gens – qui parlaient, quand il y avait une fille qui osait prendre la parole, et qu'elle disait quelque chose qui déplaisait à ces jeunes gens, ça ne ratait pas, c'était :

"Retourne à tes casseroles !" Alors que quand il y avait un homme qui parlait et que les autres n'aimaient pas, ils le sifflaient, mais ils ne lui disaient pas : "Retourne au foot !" Le "Retourne à tes casseroles !" et des trucs de ce style-là – comme "À poil !", ce genre de cris... –, ça avait l'air tellement évident. Je crains qu'on les entende toujours... Peut-être un peu moins aujourd'hui, mais à l'époque, ça avait l'air tellement évident ! Et là, je me suis dit : "Il y a quelque chose d'autre que la contestation qu'on vit ; il y a aussi ce rapport entre hommes et femmes." »

L'aventure *POUR* : intérêt marqué pour les « fronts secondaires » et ébauche d'intersectionnalité

La fin de ses études de psychologie industrielle coïncide avec le début de la crise économique. En raison de coupes dans le budget de la faculté, Irène Kaufer ne peut entamer une carrière universitaire dans le laboratoire de psychologie expérimentale où elle a effectué son mémoire de licence. En 1974, grâce à sa copine qui apporte chaque semaine à la maison l'hebdomadaire *POUR*, elle apprend que ce dernier recrute. Elle y travaillera et militera six ans. Considérée au sein du journal comme la « féministe de service », Irène Kaufer y développera aussi ses premières expériences intersectionnelles, notamment durant la couverture de la grève de l'entreprise Salik⁷ en 1978 où, à travers de nombreuses discussions avec les ouvrières occupant l'usine, elle se rendra compte que ces dernières doivent faire face à bien d'autres soucis que des problèmes d'ordre strictement professionnel : violence intraconjugale, problèmes familiaux, divorce, manque de considération de la part des hommes (y compris de la part des permanents syndicaux), etc.

IK. — « C'était vraiment le projet journalistique qui m'intéressait. Malgré toutes les critiques que je peux avoir par rapport à *POUR*, j'ai trouvé que c'était une école de formation mille fois plus intéressante que l'université en fait. Parce que ça m'a permis de rencontrer plein de gens, d'avoir un "regard", même si on a écrit plein de bêtises. »

SH. — « Dans le paysage politique de la gauche radicale de l'époque, qu'est-ce que vous vous rappelez des spécificités de *POUR* ? »

IK. — « Pour moi, la spécificité, c'est l'intérêt pour ce qu'on appelait les "fronts secondaires" ; c'est qu'on était évidemment beaucoup sur les luttes sociales. Parmi mes meilleurs souvenirs, il y a les occupations d'usines auxquelles on a participé. On n'allait pas simplement aux piquets de grève faire une interview, on occupait les usines avec les gens. Enfin moi, j'ai surtout fait des occupations de femmes, dans le Hainaut, dans des usines textiles. On a parfois passé des nuits sur place. Et le lendemain, pour les assemblées générales, on se déguisait en ouvrières – en mettant un petit tablier rose, c'était assez mignon! –, tout en s'engageant à ne pas intervenir quand même : on leur laissait la parole. Mais c'était effrayant de voir à quel point les syndicats étaient méprisants par rapport à ces femmes. On se disait parfois que nous, on les aurait jetés dans le canal, déjà. Il y avait des femmes qui disaient : "On pourrait peut-être essayer l'autogestion?" Et on voyait les permanents syndicaux qui répondaient : "Vous vous êtes bien regardées? Vous savez calculer au moins?" C'était assez dur de ne pas intervenir à ce moment-là. »

« On n'allait pas simplement aux piquets de grève faire une interview, on occupait les usines avec les gens. »

« Faut pas dire qu'on était vraiment très féministes à *POUR*. Mais ma sensibilité féministe était tout à fait acceptée et c'était un

peu mon rôle dans le journal, ainsi que sur l'homosexualité, sur les luttes nucléaires, sur le début de l'écologie... On a vraiment tout de suite donné de l'importance à des thèmes que des organisations strictement marxistes considéraient comme des éléments dont il faudrait s'occuper

⁷ Salik était une usine textile (confection de jeans) située à Quaregnon. En 1978, les travailleuses, refusant de perdre leur emploi, occuperont l'entreprise en relançant la production sous la forme d'une coopérative.

seulement après, dans une société socialiste. Nous, on était déjà... intersectionnels, si on peut le dire comme ça ? Mais à côté de ça, on avait quand même une analyse très rigide : par rapport au Cambodge, les positions qu'on a prises étaient quand même un peu honteuses. »

SH. — « Est-ce que vous avez des souvenirs précis des entreprises où vous vous êtes rendue dans le cadre d'une occupation ? »

IK. — « Je crois qu'il y avait Salik. Je pense que c'est là que j'ai passé la nuit – plus qu'une nuit d'ailleurs ! Déjà, on essayait de faire un travail qui sortait d'un cadre strictement syndicalo-économique, parce que justement, quand on a passé la nuit, il y avait moi et deux gars, je crois, ou trois, ou quatre... Et le matin, bien sûr, les ouvrières allaient déjà nettoyer, faire le café, etc. Et on leur a dit : "Non, non, c'est nos camarades masculins qui vont faire ça !" Et donc moi je suis partie avec elles préparer l'assemblée générale et ce sont les gars qui ont nettoyé. Je n'ai pas dit qu'ils étaient enthousiastes, mais bon, c'était un peu obligé, ça suivait une certaine logique ! Donc on essayait déjà dans ce cadre-là de parler d'autre chose. Et évidemment, quand on passe une soirée et une nuit dans une usine, eh bien on parle aussi avec les femmes, qui nous racontaient les problèmes de leurs maris, avec leurs enfants, celles qui étaient divorcées... On ne parlait pas vraiment encore de violences faites aux femmes, mais rétrospectivement, je me suis dit qu'il y en avait qui devaient être victimes de violence et qui essayaient de le dire d'une façon qu'on n'entendait pas vraiment. C'était ça qui était riche justement, c'est qu'on ne restait pas juste sur la question de la fabrication des jeans. Je me dis qu'on a peut-être semé quelques graines dans certaines têtes... »

Militantisme féministe et lesbien

SH. — « À l'époque, vous êtes à *POUR* comme militante professionnelle, mais vous êtes par ailleurs membre d'autres organisations, notamment féministes. C'est ça ? »

IK. — « Oui. En 1972, il y a eu un événement vraiment important ici en Belgique. C'était le 11 novembre 1972. Il y a eu la première Journée des Femmes – belges spécifiquement. C'était le 11 novembre, parce qu'on voulait avoir Simone de Beauvoir et c'était le seul jour où elle était libre. Donc c'est vraiment devenu le 11 novembre un peu par hasard. On attendait quelques centaines de femmes ; il y en a eu près de 10 000 qui sont venues. C'était un moment extrêmement extraordinaire. »

« Moi, je n'étais pas vraiment engagée dans des groupes, j'ai toujours été un peu en retrait par rapport aux groupes. J'étais plus un électron libre, disons, mais j'ai participé à toute une série de mobilisations, déjà à partir de 1972. Il y a eu la Maison des Femmes qui a ouvert rue du Méridien, ici à Bruxelles, dans un quartier très populaire et très, très immigré. Je me suis fort impliquée dans cette première Maison des Femmes. Il y a eu toute une série de groupes qui ont travaillé sur l'avortement, sur les élections, sur la liberté sexuelle, sur le travail, sur l'enseignement aussi. Moi j'étais un peu dans tout, puisque je ne faisais pas vraiment partie d'un groupe très précis. »

« J'ai toujours été un peu en retrait par rapport aux groupes. J'étais plus un électron libre. »

« C'était un tout petit groupe qui s'était appelé poétiquement "Les Biches sauvages". Donc j'étais une des Biches sauvages. C'était plein de poésie à l'époque. »

« J'ai quand même fait partie d'un groupe de lesbiennes, qui s'était déjà détaché un peu du mouvement gay, parce que dans ce mouvement-là, comme ailleurs, il y avait ce rapport entre hommes et femmes... C'était un tout petit groupe qui s'était appelé poétiquement "Les Biches sauvages". Donc j'étais une des Biches sauvages. C'était plein de poésie à l'époque. Je dirais qu'on était moins d'une dizaine, mais on a fait une série d'actions avec d'autres. »

« J'ai un peu – enfin j'ai *un peu beaucoup* d'ailleurs – fréquenté "Tels Quels", qui a été aussi un groupe important et la première publication homosexuelle en Belgique. Ça a un peu explosé parce que les femmes, à un certain moment, ont voulu avoir des activités rien qu'à elles, donc non mixtes, et ça n'a pas été apprécié, alors qu'il y avait plein d'activités où il n'y avait pas de femmes qui venaient. Mais une fois que les femmes ont voulu faire des activités – juste un ciné-club, pas du tout un truc porno, hein, juste un ciné-club, mais entre femmes –, il y a des hommes qui venaient exprès pour s'asseoir dans un coin, rien que pour dire : "Les hommes peuvent être là, il n'est pas question de faire des activités non mixtes." Et donc, ça a explosé là-dessus de nouveau, sur le fait qu'on accusait les femmes de faire sécession, alors que les hommes avaient pas mal d'activités entre eux. »

À la FNAC : originalité des méthodes syndicales et lutte contre toutes les discriminations

Après les années *POUR*, Irène Kaufer se retrouve sans droit au chômage et sans économies. Elle vit environ six mois de petits boulots (rédaction pour le journal bruxellois gratuit *Belgique N° 1*, secrétaire de direction dans une grande multinationale) avant de postuler et d'être engagée à la FNAC, qui venait de s'installer à Bruxelles. Elle reçoit son « premier vrai salaire » en 1981. « Mais bien sûr », raconte-t-elle, « le démon du syndicalisme m'a très vite reprise et je suis donc devenue déléguée syndicale dès la fin de ma période d'essai ». La section syndicale du SETCa qu'elle met en place avec d'autres se distingue par l'originalité de ses méthodes de lutte et par son attachement au combat contre les discriminations de tout ordre. Elle y reste 25 ans, quittant l'entreprise en 2006.

IK. — « J'ai un grand motif de fierté – parce que c'était aussi une lutte intersectionnelle –, c'est que, au niveau syndical, dans le commerce – pas uniquement dans notre commission paritaire, mais partout dans le commerce, y compris dans les grandes entreprises de commerce –, il y avait des catégorisations selon le métier qu'on faisait : on n'évoluait pas de la même manière selon qu'on était vendeur, caissière, magasinier... De toute évidence, très vite, on se rendait compte que les caissières étaient surtout des femmes et les magasiniers, surtout de jeunes hommes d'origine étrangère. Donc il y avait sexisme, racisme en même temps que... syndicalisme. Et dans les catégories telles qu'elles étaient acceptées par les syndicats, tout le monde commençait à la catégorie 1 et puis, au bout de six mois, passait en catégorie 2 puis, selon le bon vouloir des directions, en catégories 3 et 4, mais *seulement* pour les vendeurs. Les autres restaient bloqués en catégorie 2. La meilleure caissière gagnerait toujours moins que le pire des vendeurs !

Donc on s'est dit que, plutôt que de faire de la morale sur le sexisme et sur le racisme, ce qu'on allait obtenir, c'est un passage automatique et non pas selon le bon vouloir des cadres. En plus, on s'est dit aussi que tout le monde passerait en catégories 3 et 4 au bout d'un certain temps basé sur l'ancienneté.»

«Établir la confiance, c'était vraiment quelque chose qui a mis du temps et demandé de la patience. J'ai quand même passé des soirées au téléphone avec des gens qui avaient des problèmes – et qu'on défendait de toute façon – en essayant de les convaincre qu'il vaut toujours mieux une lutte collective qu'une lutte individuelle, tout en leur répétant qu'ils faisaient ce qu'ils

« C'est quelque chose que j'ai aussi appris dans le mouvement féministe : qu'on n'aide pas les gens contre leur gré, et donc qu'il faut vraiment respecter leur demande. »

voulaient. C'est quelque chose que j'ai aussi appris dans le mouvement féministe : qu'on n'aide pas les gens contre leur gré, et donc qu'il faut vraiment respecter leur demande. On a aussi fait beaucoup de travail à ce niveau-là et c'est ça qui a fait notre crédibilité.»

«Il y avait autre chose qui pour moi était vraiment quelque chose d'important dans ma vie syndicale : à un certain moment, chez les magasiniers, il y avait un jeune gars, qui est arrivé là comme intérimaire, qui était gay. Gay et à l'aise quoi ! Je ne sais

pas de quel milieu il venait, mais il a commencé tout de suite à parler de son copain, de week-ends passés avec son copain, etc. Et les magasiniers, étant donné leur culture, disons, étant donné qu'ils n'avaient pas l'habitude, ils ont vraiment commencé à le harceler. Et nous, on a dit : "Il n'est pas question qu'on laisse passer." Et donc on a fait quelque chose que je trouve vraiment important : on a fait une réunion avec les magasiniers, qui nous faisaient confiance, puisqu'on avait déjà tout un travail avec eux. On a fait une réunion avec les magasiniers et on a demandé à un délégué qui était aussi d'origine immigrée, qui était un de nos délégués, de nous aider. On l'a "briefé", on lui a dit : "Toi, tu leur expliqueras que l'homophobie et le racisme, c'est la même chose !" Bon, il a fait ça un peu maladroitement et un peu mal à l'aise – et puis bon, tout le monde savait que moi j'avais une copine et ça passait très bien. Alors, je ne suis pas sûre qu'on ait vraiment changé leur point de vue, et puis le gars il était intérimaire donc il n'est de toute façon pas resté, mais je trouve que c'est vraiment quelque chose d'important : dans notre boulot syndical, il n'y avait pas que les questions de salaire, il y avait aussi la question de défendre des gens par rapport à leurs collègues ; de dire aux collègues : "Il y a des choses dont vous souffrez et il n'est pas question que vous fassiez souffrir d'autres personnes sur des choses identiques." Ça a été très tendu, mais je me dis que dans quelques têtes on a peut-être dû changer quelque chose.»

« Et puis on a fini par avoir une direction française » à la FNAC, explique Irène Kaufer. C'était en 2005. Une direction qui décide, malgré les grèves, de remettre en question les barèmes et les grilles salariales. Son « chant du cygne » en tant que syndicaliste a été de participer à une manifestation à la FNAC des Champs-Élysées, à Paris, accompagnée de guitares et de chansons détournées, notamment une parodie du « Déserteur » de Boris Vian, rebaptisée pour l'occasion « Messieurs les actionnaires ». Les clients ont cru à une animation organisée par la direction, malgré les drapeaux FGTB et CSC : « Un immense souvenir ! On s'est marré, mais bon, ça n'a pas servi à grand-chose. »

Les années Garance : pour un féminisme intersectionnel et inclusif

Après 25 ans passés à la FNAC Bruxelles, Irène Kaufer est engagée dans une association de prévention des violences basées sur le genre : l'ASBL Garance, « qui cherchait justement une personne pour s'occuper du travail avec des femmes de plus de 55 ans », qui subissent notamment des discriminations dues à l'âge. Elle y travaillera huit ans, jusqu'à sa retraite.

IK. — « Donc j'ai terminé ma carrière professionnelle vraiment en travaillant dans le milieu associatif et dans le domaine féministe... Et en plus dans un mouvement féministe avec lequel je suis plus en accord qu'avec d'autres. Il y a quand même des débats à l'intérieur des mouvements féministes – ce qui est normal, hein : il y a des socialismes, il y a des libéralismes, donc il y a des féminismes ; enfin ça n'a rien d'extraordinaire en soi –, mais il y a certains féminismes avec lesquels je me serais peut-être sentie moins à l'aise. Mais Garance a toujours pris des positions très intersectionnelles et très inclusives, sur la question du foulard par exemple : on a une employée qui porte le foulard, on en est très fier quand on a un colloque extérieur et que les gens qui viennent sont accueillis, dans un mouvement féministe, par une femme qui porte le foulard, on trouve ça très bien. On a travaillé avec des prostituées aussi. On n'a pas vraiment les mêmes positions que le mouvement *mainstream*, disons. On est un peu à l'écart. D'ailleurs, on n'a jamais voulu faire partie du Conseil des femmes francophones de Belgique, parce que c'était trop politisé, parce que c'est aussi un féminisme "fermé". Et donc, ça me convient aussi, là : je suis vraiment bien en accord avec un groupe qui est un peu atypique, disons, dans le paysage féministe belge. »

« On n'a pas vraiment les mêmes positions que le mouvement mainstream, disons. On est un peu à l'écart. »

En guise de conclusion : stratégie, « logique du milieu », équilibre entre travail collectif et vie personnelle

SH. — « J'ai encore deux questions plus générales quant à votre parcours. On vous identifie comme quelqu'un qui est au carrefour de plein de luttes différentes. Vous dites au début de l'interview qu'une partie de votre conscience féministe se forge à l'université, quand vous voyez "les filles" se faire brocarder par "les gars". Comment ces différents terrains de lutte, ces différents traits de votre identité militante sont-ils reçus par ailleurs ? Comment la militante féministe est-elle reçue dans le milieu syndical ? Comment la syndicaliste est-elle reçue dans les milieux féministes, etc. ? Et la militante homosexuelle ? Comment est-ce que c'est reçu dans les milieux militants dans lesquels vous êtes active ? »

IK. — « Disons que j'ai appris à faire de la stratégie, donc à ne pas le cacher, mais à ne pas être trop frontale. Enfin, ça dépend de ce que je veux : quand je m'en fous qu'une relation soit conflictuelle, je peux y aller allègrement parfois. Mais quand il s'agit de bâtir un projet collectif, je fais attention. Par exemple, à la FNAC, quand on a bâti ce projet salarial, je n'ai jamais joué sur le côté féministe ou antiraciste ; j'ai joué sur une question de justice générale, parce que sinon ça ne serait pas passé ou ça aurait été beaucoup trop compliqué et on se serait embarqué dans des

« Je ne prétends plus convaincre maintenant, je prétends faire douter. »

je peux arriver à convaincre ou au moins à faire douter ?” Je ne prétends plus convaincre maintenant, je prétends faire douter. Je trouve que c'est déjà très bien de semer des graines ; de pouvoir faire douter quelques personnes. C'est un vrai compliment que des gens me disent : “Tu m'as fait me poser des questions.” »

« Dans chaque milieu, j'essaie de ne jamais oublier mes autres engagements, mais d'être toujours dans la logique du milieu. Pour prendre un exemple très concret, dans les milieux féministes : le grand débat sur les femmes qui portent le foulard. Si je commence en disant : “Votre position est islamophobe”, ça ne passera pas, on va juste être dans la confrontation. Mais quand c'est pour dire : “On se bat pour la liberté, l'émancipation de toutes les femmes, et donc des femmes qui sont privées d'un emploi ou d'un accès à l'école ou d'un accès à un tas de choses, de biens, de services, parce qu'elles portent le foulard, en tant que femme on doit les défendre !” Donc je ne leur parle pas de racisme, je ne leur parle pas d'islamophobie, j'essaie de partir de leur logique. Tout comme dans les milieux syndicaux, plutôt que de dire : “Ce n'est pas juste parce que les femmes sont moins payées que les hommes” – bien sûr, ce n'est pas juste ! Mais c'est de dire plutôt : “Il y a une question de justice sociale.” Les syndicats défendent une justice sociale, donc on ne peut pas admettre qu'une personne qui a exactement le même travail ou un travail similaire soit discriminée pour d'autres raisons, que ce soit sa couleur de peau ou son sexe. J'essaie toujours de rentrer dans la logique du milieu dans lequel je me trouve pour essayer de contourner les obstacles. Alors je ne dis pas que ça marche toujours, loin de là ! Mais c'est une façon d'être intersectionnelle, sans commencer à rechercher une confrontation directe. »

discussions sur des sujets qui n'étaient pas indispensables. Donc c'est de ne pas prendre les gens de front. Moi en tout cas, j'ai l'impression de n'avoir renoncé à rien, mais simplement de ne pas chercher forcément le conflit directement, de me dire : “Comment est ce que

« ... donc on ne peut pas admettre qu'une personne qui a exactement le même travail ou un travail similaire soit discriminée pour d'autres raisons, que ce soit sa couleur de peau ou son sexe. »

SH. — « Quand vous revoyez l'ensemble de votre parcours, qu'est-ce qui vous paraît donner une cohérence à tout ça ? Vous disiez tantôt : “Moi je crois que je n'ai renoncé à rien”, est-ce que c'est ça pour vous être militant ? C'est de n'avoir renoncé à rien ? »

IK. — « Non parce qu'être militant, c'est quelque chose de collectif. Dire : “Je n'ai renoncé à rien”, c'est individuel. C'est là où je peux me dire : “J'ai quand même fait ce que j'ai voulu.” Mais ça, on peut le faire sans être militant. C'est un choix personnel. Peut-être que ce que je peux trouver positif, c'est que j'ai réussi à trouver un équilibre entre ce qui était important pour moi en tant que personne et pour moi en tant qu'ayant des principes et des engagements. Parfois, il y avait des choix : à la FNAC, à un certain moment, ils m'ont proposé de devenir cadre en me disant : “Mais tu démissionnes comme déléguée bien sûr !” Et j'ai refusé. Cela dit, c'était facile parce que je n'avais pas de famille, je n'ai pas d'enfants. »

« Maintenant, avec l'âge, je fais plus attention à ce dont j'ai besoin pour moi-même qu'à mon travail militant. C'est très clair. On a par exemple hébergé des réfugiés avec ma voisine. On a décidé à deux de n'héberger quelqu'un qu'une fois par semaine, tout simplement parce qu'on ne voulait pas aller au-delà de ce qu'on se sentait capable de faire. Et je crois qu'avoir cet équilibre-là, c'est vraiment quelque chose qui est essentiel pour tenir et sans gâcher sa vie et sans avoir d'aigreurs après. Je crois que quand j'étais à *POUR*, on a fait franchement plein de conneries, et on a écrit plein de conneries. Et il y avait aussi des enjeux de pouvoir que franchement je n'avais pas vus à l'époque, mais moi, je ne regrette vraiment rien ; je n'ai pas ce côté qu'ont certains militants en disant : "Je me suis fait avoir et c'est dégueulasse", etc. J'ai l'impression que je ne dois cracher sur rien de ce que j'ai fait. Je crois que c'est un grand luxe de ne rien regretter de fondamental dans mes engagements. Et je crois que c'est bien de pouvoir dire une chose pareille à la fin. »

« J'ai l'impression que je ne dois cracher sur rien de ce que j'ai fait. Je crois que c'est un grand luxe de ne rien regretter de fondamental dans mes engagements. »

Pour citer cet article

Lionel VANVELTHEM, avec les contributions de Francine KINET et Simon HUPKENS, « Du mouvement étudiant à l'ASBL Garance : Irène Kaufer, une vie d'engagement à l'intersection des luttes », Analyse de l'IHOES, n° 220, 26 décembre 2022, [En ligne] www.ihoes.be/PDF/IHOES_Analyse220_Irene_Kaufer.pdf.